



Stéphane Amar
**LES MEILLEURS
ENNEMIS
DU MONDE**

*Israéliens et Palestiniens,
entre voisins*



Les Meilleurs Ennemis du monde

Stéphane Amar

Les Meilleurs Ennemis du monde

Israéliens et Palestiniens, entre voisins



**Ce livre n'aurait pu voir le jour sans les lumières
d'Eliezer Cherki, orientaliste de génie,
grand humaniste devant l'Éternel.**

**Ce livre se prolonge par un blog à l'adresse suivante :
lesmeilleursennemisdumonde.unblog.fr**

© Éditions Denoël, 2008.

À Séverine, ma femme

Introduction

« Des Arabes qui aiment les Juifs ? Tu les cherches au microscope ou quoi ? » Cette boutade lancée par mon voisin de table lors d'un mariage, après que je lui ai expliqué le sujet de ce livre, me ravit. Car briser les idées reçues n'est pas le moindre des bonheurs que procure le métier de journaliste. En vérité, je n'ai eu guère de mal à dénicher les dizaines d'individus, Arabes et Juifs, qui jalonnent cette enquête.

Leurs témoignages nous apprennent que les relations entre Juifs et Arabes en Israël et dans les territoires palestiniens ne se résument pas au conflit de faible intensité qui oppose les deux peuples depuis bientôt cent ans. Leurs expériences personnelles dévoilent des rapports humains d'une richesse et d'une qualité insoupçonnée. Un quotidien porteur d'espoir.

Au sein même de l'État hébreu, un million d'Arabes israéliens vivent depuis soixante ans en contact permanent avec la société juive. Cette cohabitation forcée a certes produit des tensions mais aussi d'authentiques fraternités. Que ce soit durant l'Intifada ou la guerre

contre le Hezbollah en 2006, la société israélienne a fait preuve d'une remarquable solidité. Les soubresauts du conflit n'ont jamais rompu le pacte qui unit Juifs et Arabes en Israël. Jour après jour, les deux communautés bâtissent ensemble un pays auquel elles se disent viscéralement attachées, chacune à sa manière. Nous verrons par exemple que les violentes diatribes des députés arabes israéliens envers l'État juif trouvent peu d'écho auprès de leurs électeurs. Nous constaterons aussi que l'islamisation des Arabes d'Israël ne menace pas forcément leurs concitoyens juifs.

Ultra-médiatisée, la confrontation armée entre Palestiniens et Israéliens en Cisjordanie et à Gaza dissimule une réalité infiniment moins binaire. Ceux qui ne portent pas d'armes – et ils sont de loin les plus nombreux – ont souvent noué des amitiés surprenantes. Une fois encore, nul besoin d'un microscope pour débusquer des colons humanistes et des Palestiniens qui ne rêvent pas de jeter les Juifs à la mer. Pour appréhender toute l'ambivalence de ces relations, il faut laisser de côté les présupposés politiquement corrects et surtout les parallèles hasardeux avec la colonisation européenne au siècle dernier. Il faut écouter ces histoires méconnues, où un éminent cheikh d'Hébron protège la synagogue de la colonie voisine, où les maires de la bande de Gaza accueillent les Juifs avec des fleurs. Il faut admettre que le démantèlement des implantations décidé par Ariel Sharon a précipité Gaza dans le chaos et que la logique de séparation

poursuivie par Ehoud Olmert ne fait qu'élargir le fossé entre les deux peuples.

Légitimement préoccupé par sa sécurité, l'État d'Israël se replie chaque jour davantage derrière le mur hideux de la barrière de séparation. Pire : cette politique correspond à une tendance profonde des Israéliens à se couper de leur environnement immédiat pour se tourner vers l'Occident et ses valeurs. Pourtant l'islam, dans son essence, n'est pas hostile au sionisme. Au contraire, des penseurs musulmans de premier plan et même les prestigieux descendants du Prophète que sont les souverains hachémites voient d'un bon œil le retour des Juifs sur leur terre. En réduisant sa raison d'être à un refuge pour les Juifs du monde entier, en se définissant comme une réponse à la Shoah, Israël hypothèque toute possibilité de dialogue authentique avec le monde musulman et apporte de l'eau au moulin de ses pires ennemis. Alors que même en Iran, des pans entiers de l'opinion tiennent l'État juif en haute estime.

Ce livre tente d'éclairer la face cachée des relations israélo-palestiniennes. Il ne prétend délivrer aucune vérité sur ce conflit si passionnel mais plutôt aider le lecteur à en saisir toute la complexité. Car c'est rendre un grand service aux peuples de cet Orient compliqué que de fuir les idées simples.

PROLOGUE

Le camouflet des Arabes d'Haïfa au Hezbollah

En cet été 2006, Haïfa vit au rythme des alertes, des sirènes d'ambulances et des flashes d'informations porteurs de mauvaises nouvelles. Subitement, le 13 juillet, la troisième ville d'Israël s'est retrouvée en première ligne d'une guerre qu'elle n'a pas vue venir. Cible de choix pour le Hezbollah maître d'un Sud-Liban situé à moins d'une quarantaine de kilomètres des quartiers chics du mont Carmel, elle a essuyé durant toute la guerre des tirs de roquettes. À Haïfa, les Katiouchas ont fauché une douzaine de vies, éventré des centaines de maisons, traumatisé des milliers d'habitants. Mais elles n'ont pas réussi à briser la légendaire coexistence entre Juifs et Arabes qui fait depuis toujours la fierté de cette ville déroutante.

« Nasrallah [secrétaire général du Hezbollah, *N.d.A.*] n'a pas à me dicter ma conduite. Je lui dénie le droit de détruire la société moderne et tolérante que nous avons

construite. Il n'a pas à me dire où je dois vivre et encore moins à m'obliger à quitter ma ville. Mes racines sont ici. J'aurais préféré mourir sous les bombes que de quitter Haïfa. » L'homme qui s'exprime ainsi est arabe et musulman, descendant d'une des plus anciennes familles de la ville.

L'histoire familiale de Maged Khamra s'imbrique inextricablement avec celle d'Haïfa. Son arrière-grand-père, Abed al-Rahman al-Hadj, fut maire de la ville, de 1920 à 1927. Sa mère lui fit souvent le récit des événements du printemps 1948, lorsque Haïfa tomba aux mains de la Haganah, l'organisation militaire sioniste, et que les Arabes prirent massivement le chemin de l'exil. Après un séjour dans les camps de réfugiés du Liban et de Syrie, la famille est revenue à Haïfa en 1950, déterminée à y rester pour toujours. « Quand j'ai entendu Nasrallah demander aux Arabes d'Haïfa de quitter la ville parce qu'il allait la bombarder, je l'ai très mal pris. J'ai aussitôt pensé à ma mère. Je me suis dit qu'il était hors de question que je prenne la fuite à mon tour. Ma femme et mes enfants se sont réfugiés dans le sud d'Israël mais moi je suis resté. »

Trente-trois jours durant, Maged Khamra a partagé le destin de ses voisins, terrés dans les abris, paralysés par la peur. L'une des premières roquettes tomba d'ailleurs à 100 mètres de son appartement de la rue Allenby, dans le quartier résidentiel de Kyriat Eliezer. « Dans mon immeuble, nous sommes les seuls Arabes, raconte-t-il. Il y a deux familles de Juifs originaires du

Maroc, des Russes, des Roumains et de nouveaux immigrants. Dès le début de la guerre, nous nous sommes serré les coudes. Ensemble, on a rénové l'abri de l'immeuble. On l'a repeint, on y a installé des matelas, la radio et même la télé. Je garde toujours une image en tête : un jour, une roquette est tombée dans le quartier en faisant un énorme *boum*. Instinctivement, on s'est tous serrés les uns contre les autres. À cet instant, il n'y avait ni Juifs, ni Arabes, ni patrons, ni ouvriers. On appartenait tous à l'espèce humaine. C'est la peur et surtout l'amour de la vie qui nous unissaient. »

Haut fonctionnaire à la mairie, Maged Khamra fera partie d'une équipe chargée de porter secours à la population. Courant d'abris en chambres d'hôpital, de cellules de crise en supermarchés, il s'efforce de soulager la souffrance de son peuple, celui d'Haïfa. Jamais au cours de la guerre de l'été 2006, il ne sera témoin de tensions entre les communautés, ni même d'un propos déplacé. « Tous ensemble, nous avons réussi à passer cette épreuve. Nous avons réussi notre examen. Nous avons prouvé que l'on pouvait vivre en paix, même pendant une guerre entre Juifs et Arabes. »

Le soulagement perce dans sa voix mais Maged Khamra paraît n'avoir jamais douté de ce dénouement. Pour lui, ces trente-trois jours de guerre couronnaient en quelque sorte un siècle de relations pacifiques.

« On ne peut pas comprendre ce qui s'est passé ici pendant la guerre sans connaître l'histoire d'Haïfa,

assure ce docteur en politique économique. Les Juifs sont arrivés à Haïfa vers la fin du XIX^e siècle. Il s'agissait d'une immigration de qualité, des gens souvent éduqués, parfois très riches. Ils ont activement participé au développement de la cité, notamment grâce à la construction du port. Certaines familles allemandes venaient avec des usines entières qu'elles remontaient à Haïfa. Les Marocains, eux, connaissaient bien notre mentalité. Ils parlaient déjà arabe, ils n'avaient plus qu'à changer d'accent, à passer du dialecte marocain au palestinien. D'après ce que je sais, les relations entre les Juifs et les Arabes ont toujours été excellentes dans la ville. Au début c'était logique : les deux communautés vivaient sous le joug du pouvoir ottoman. Cela les a soudées. À partir de 1917, ce fut la même chose avec les Anglais. Mais à l'époque du mandat britannique, c'est surtout la prospérité économique qui unissait les gens, cela créait des contacts très étroits. Les Juifs avaient le sens des affaires et les Arabes s'en inspiraient. Ils employaient aussi des ouvriers juifs, surtout dans le bâtiment. Nous avons retrouvé des tas de documents du début du XX^e siècle montrant que Juifs et Arabes achetaient des biens en commun, s'associaient pour monter des entreprises.

« Cette ville a toujours eu une tradition cosmopolite. En Arabe on l'appelle Um Garib, la mère de l'étranger. On baigne dans une atmosphère de tolérance car ici tout le monde vient d'ailleurs. Observez par exemple l'architecture, vous y trouverez toutes sortes d'in-

fluences : orientales, allemandes... Contrairement à Jérusalem ou à Tel-Aviv, Juifs et Arabes vivent dans les mêmes quartiers, les mêmes immeubles. De nombreux témoins des émeutes antijuives de 1929 et de 1936 affirment que les Arabes ont caché et protégé les Juifs. En revanche, chaque communauté a toujours conservé son propre réseau éducatif et les mariages mixtes restent rarissimes.

« Petit à petit, les Juifs sont devenus aussi nombreux que les Arabes à Haïfa. Dans les années 1930, les documents officiels ont commencé à paraître dans les deux langues, hébreu et arabe. Shabtaï Lévy, le premier maire juif d'Haïfa, a été élu en 1941. Puis, le 22 avril 1948, les Juifs ont pris le contrôle de la ville. Eux, ils appellent cela une guerre de libération, nous la *Nakba*, la catastrophe. En tout cas, sur les soixante-dix mille Arabes qui vivaient ici à l'époque, seuls deux mille cinq cents sont restés. Sont-ils partis de leur propre gré ? Ont-ils été chassés par les Juifs ? Poussés à l'exil par les Anglais, les pays arabes ? On débat toujours de ces questions. Il est attesté que des notables juifs, dont le maire, ont publiquement appelé les Arabes à rester à Haïfa. Mais on a aussi découvert que certains l'avaient fait plus de six mois après leur départ. Personnellement, le document d'archive qui m'a le plus frappé est le compte rendu des débats du conseil municipal d'Haïfa d'avril 1948. Au beau milieu de la guerre, alors que Juifs et Arabes s'entre-tuaient dans tout le pays, les élus des deux communautés n'ont discuté que du développe-

ment de la ville, de son avenir. Ils ne se sont pas accusés mutuellement de la responsabilité du drame qui se déroulait. Seul le bien commun les préoccupait. Je trouve cela extraordinaire.

« Ensuite, après la création de l'État d'Israël, nous nous sommes appliqués à renforcer nos liens pour éviter la catastrophe. La bonne santé économique de la ville a toujours favorisé l'intégration des nouveaux immigrants. Aujourd'hui, les Arabes de toute la Galilée envoient leurs enfants étudier ici car le niveau de l'enseignement est excellent, notamment à l'université et au Technion [université israélienne très réputée, elle est spécialisée dans les sciences et techniques, *N.d.A.*]. Dans l'ensemble, nos jeunes réussissent bien. Ils deviennent avocats, médecins, ingénieurs. Le directeur de l'hôpital de Naharia est un Arabe. Le trésorier de la mairie d'Haïfa aussi. Pour un Arabe, gravir l'échelle sociale se traduit souvent par une montée physique, vers les quartiers juifs des hauteurs d'Haïfa. Ici un Arabe peut vivre où bon lui semble, je n'ai jamais entendu qu'on empêchait un Arabe d'acheter un appartement dans un quartier juif. Nous vivons dans un environnement stable, loin des passions religieuses de Jérusalem. Ici il n'y a ni lieux saints, ni tombeaux bibliques hormis celui du prophète Elie que tous visitent dans le calme. Voilà sans doute le secret de notre coexistence. »

Le propos de Maged Khamra reflète le discours de la majorité des Arabes d'Haïfa. Bien sûr il y eut ici comme ailleurs chez les Arabes israéliens des décla-

rations ambiguës durant la deuxième guerre du Liban de l'été 2006. Un maire adjoint d'Haïfa a même dû démissionner pour avoir exprimé un peu trop bruyamment sa solidarité avec le Hezbollah. « Il n'y eut en réalité aucune identification avec le Hezbollah, affirme Raffik Halabie, célèbre journaliste de la télévision israélienne. Mais il me paraît évident que les Arabes d'Israël ne regardent pas ce conflit avec les mêmes yeux que leurs concitoyens juifs. D'abord, la plupart des Arabes d'Haïfa et de Galilée comptent de la famille de l'autre côté de la frontière. Lorsque Tsahal bombarde massivement des villes libanaises, les Arabes peuvent difficilement se frotter les mains. D'autre part, les manifestations de solidarité envers le Hezbollah expriment davantage un sentiment de colère vis-à-vis d'un État d'Israël qui discrimine ses citoyens arabes que de la sympathie pour l'extrémisme chiïte. »

Durant la guerre, les médias du monde entier ont scruté les réactions des Arabes israéliens. À Nazareth, où une roquette du Hezbollah a tué deux enfants arabes, devant la presse leur famille a choisi de blâmer Israël plutôt que Nasrallah. Mais de telles déclarations furent infiniment plus rares que les expériences de parfaite coexistence comme celle que raconte Maged Khamra.

Loan Forgeron, consul de France à Haïfa, qui a passé toute la guerre au plus près de la population de Galilée, fut ébahie par la qualité des relations entre Juifs et Arabes sous les roquettes. « On ne peut même pas parler de coopération, il n'y avait tout simplement aucune

différence entre Juifs et Arabes, témoigne-t-elle. À Saint-Jean-d'Acre, à Tibériade, à Maalot, j'ai vu des gens de toutes les communautés cohabiter des jours et des nuits dans les abris sans la moindre tension. J'avoue que cela m'a surpris parce qu'on se représente Israël comme un pays en guerre perpétuelle. Mais la réalité est bien différente. »

La bonne intelligence entre Juifs et Arabes a résisté aux coups de boutoir du Hezbollah, à Haïfa mais aussi dans le reste du pays. Les roquettes du Hezbollah auraient-elles démontré par l'absurde la solidité des liens qui unissent les deux communautés ? Couramment décrits comme une « cinquième colonne », une « bombe à retardement » ou encore une minorité opprimée au bord de la révolte, les Arabes d'Israël entretiennent en réalité une relation complexe avec leur État. À mille lieues des clichés catastrophistes ou misérabilistes.

La paix est-elle encore possible au Proche-Orient ? Dans le monde arabo-musulman, la destruction de l'État hébreu est un thème politique plus vendeur que jamais. En Israël, rares sont ceux qui osent encore parler d'accord de paix ou même de coexistence. Voilà pour l'histoire officielle, visible, incontestable. Navrante.

Il existe pourtant une autre réalité, peu médiatisée mais tout aussi fascinante que la chronique de cette guerre de cent ans. Un monde discret où Juifs et Arabes se parlent sans se maudire. Où ils étudient, travaillent et font de la politique ensemble. Une société unie que même les roquettes du Hezbollah ne parviennent pas à diviser. Un pays où le maire juif d'une ville arabe atteint des sommets de popularité et où un ministre musulman est acclamé à la Knesset. Une terre où les colons israéliens et les Palestiniens cohabitent sans douleur et nouent même de stupéfiantes amitiés. Un lieu où un musulman de Nazareth a créé un musée pour faire connaître aux siens la Shoah. Des émissions de radio au cours desquelles des milliers d'Iraniens clament leur affection pour Israël. Un endroit où rabbins et imams se respectent et repensent la tolérance entre religions.

Ces tranches de vie ne sont pas d'insignifiantes anecdotes, des exceptions dérisoires qui confirmeraient la règle de la haine. Elles révèlent au contraire les aspirations profondes de deux peuples qui peuvent parfaitement vivre ensemble. Ce livre ne propose aucune solution miracle. Il ne désigne ni victimes ni bourreaux. Il prétend plutôt mettre en lumière un quotidien porteur d'espoir.

Trop souvent perçu comme la cause de tous les déséquilibres du monde, ce petit bout d'Orient a su au contraire élaborer des modèles de coexistence. De la Galilée à Gaza, des collines de Cisjordanie aux quartiers chics de Haïfa, ce voyage au cœur d'une expérience humaine singulière et sans cesse surprenante invite à porter un autre regard sur la région la plus médiatisée du monde.

Stéphane Amar, 35 ans, est journaliste. Installé à Jérusalem, il collabore à plusieurs médias francophones.

DENOËL
www.denoel.fr

B 25980.4  05.08
ISBN 978.2.20725980.1
16 €

Extrait de la publication

